

Inna TYLKOWSKI, *Vološinov en contexte. Essai d'épistémologie historique*

Limoges, Lambert-Lucas, 2012, 380 pages

Frank Jablonka

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10946>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10946](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10946)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 452-454

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Frank Jablonka, « Inna TYLKOWSKI, *Vološinov en contexte. Essai d'épistémologie historique* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 25 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10946> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10946>

---

sciences dures. C'est ainsi que Roman Jakobson, par ses divers travaux, montre exemplairement le caractère empirique d'un structuralisme qui procède, comme le note Patrick Sériot, d'une « lente reconfiguration du paradigme organiciste » (p. 310) sous l'égide de la totalité fonctionnelle. En évoquant de manière critique André Martinet et le principe de pertinence, mis en évidence dans la première partie (p. 115 sqq.), Anne-Gaëlle Toutain parvient à la juste conclusion que tout le travail du linguiste consiste « à donner l'illusion que cette évidence » de la substance phonique « est atteinte au terme d'une constitution scientifique de l'objet » (p. 433), qui, supposément, devrait permettre de « renoncer à la définition mentaliste du signe » (p. 434) sur laquelle André Martinet a voulu édifier une contre-théorie dans laquelle, curieusement, manque une définition précise du concept de langue. C'est alors que la problématique structurale, par son apparent appareil formel, dissimule cette regrettable lacune. Sous le chef de « L'Abstraction en linguistique » (pp. 438-506), l'auteure étudie les cas de Louis Hjelmslev et Émile Benveniste. Du premier, elle retrace très bien (pp. 439-475) l'évolution des conceptions de la structure, du langage, de la forme et de la substance des langues, qui, par leurs relations avec une philosophie du langage, créent les conditions d'une circularité athéorique de son étude : la linguistique est déterminée par l'épistémologie (p. 476), mais, simultanément, l'épistémologie, elle-même, est révélée par la linguistique (*ibid.*). Et c'est là un enfermement dans lequel se heurtent perpétuellement réalisme et nominalisme. Du second, Anne-Gaëlle Toutain note que le projet est de nature idiologique, voulant proposer une description du « langage en lui-même » (p. 478) à l'aide de ce que « les langues enseignent [sur] la nature du langage » (p. 480). Et l'on pourrait croire retrouver ici la même circularité que celle dénoncée chez Louis Hjelmslev, mais une différence de taille distingue l'approche d'Émile Benveniste de celle de son prédécesseur. C'est que, contrairement au linguiste danois fasciné par une conception abstraite du langage, le linguiste français « fait fond sur le donné du langage, donc de l'idiome » et substitue ainsi « à la distinction langue / idiome le face à face de la théorie et de l'objet, dans le cadre duquel la première ne saurait que venir doubler le second puisque celui-ci génère son appréhension au lieu d'être objet de théorisation » (p. 506). En conclusion de ce remarquable travail critique, qui jette une lumière nouvelle sur bien des aspects de l'étude moderne du langage, et qui attire notre attention sur ce que les adversaires du structuralisme ont identifié comme une supercherie idéologique et une malversation épistémologique, Anne-Gaëlle Toutain revient sur

les différentes lectures de Ferdinand de Saussure fondatrices de ce courant de pensée qu'a développées le quatuor Jakobson, Martinet, Hjelmslev et Benveniste, pour en montrer l'apport positif. Des dissonances qui en émanent, et de l'hétérogénéité des idées dont il fait preuve, résulte l'idée que le structuralisme constitue sinon « une erreur nécessaire » du moins « une erreur féconde dans la mesure où, comme l'a montré Gaston Bachelard, toute vérité scientifique est une erreur rectifiée » (p. 508).

Deux annexes complètent ce beau volume et permettent utilement au lecteur de se référer aux nombreuses citations sur lesquelles, patiemment, précisément, dialectiquement l'auteure fait reposer son analyse (Annexe I : Bibliographies chronologiques, pp. 511-555), d'une part, et de se représenter, d'autre part (Annexe II, p. 557) le *Schéma du circuit de la parole des manuscrits de Saussure conservés à Harvard*. La bibliographie générale (pp. 559-575) dresse avec précision la liste des ouvrages consultés pour étayer le point de vue développé par Anne-Gaëlle Toutain, tandis qu'un *Index Rerum* (pp. 577-582) et un *Index Nominum* (pp. 583-586), ainsi qu'une table des textes du corpus étudié (pp. 587-605), achèvent de donner au volume toute la perfection souhaitable d'un travail rigoureusement scientifique, dont on ne peut que recommander la lecture à toutes les personnes intéressées par les questions que soulèvent les problèmes du langage, les méthodes d'analyse linguistique et, de manière plus générale, l'épistémologie des sciences humaines.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87000  
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Inna TYLKOWSKI, *Vološinov en contexte. Essai d'épistémologie historique*

Limoges, Lambert-Lucas, 2012, 380 pages

L'ouvrage recensé est issu de la thèse de doctorat d'Inna Tylkowska, soutenue à l'université de Lausanne sous la direction de Patrick Sériot. Le travail s'attache à élucider le rôle de Valentin Nikolaïevitch Vološinov au sein de ce que l'on appelle communément dans la littérature le « Cercle de Bakhtine », ce qui présuppose l'élucidation du statut de ce « Cercle » lui-même. En effet, les trois auteurs phares de celui-ci, qui regroupait, par rencontres informelles à la maison de Mikhaïl Bakhtine, en dehors de celui-ci et de Valentin Nikolaïevitch Vološinov aussi Pavel Medvedev, ainsi que leurs travaux ont tendance à être confondus, voire amalgamés. Cette confusion se manifeste clairement si l'on considère l'ouvrage

principal de Valentin Nikolaïevitch Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage* (abrégé MPL). En effet, dans l'édition française de 1977 (Paris, Éd. de Minuit), traduite par Marina Yaguello et préfacée par Roman Jakobson, Mikhaïl Bakhtine figure comme auteur, le nom de Vološinov étant indiqué entre parenthèses. Tant Marina Yaguello que Roman Jakobson attribuent le texte à Mikhaïl Bakhtine (voir par exemple la discussion dans Denise Maldidier, « (Re)lire Michel Pêcheux aujourd'hui », in : Michel Pêcheux, *L'Inquiétude du discours*, textes réunis et présentés par Denise Maldidier, Paris, Éd. des Cendres, 1990, pp. 7-91, p. 51). La nouvelle édition bilingue de MPL retraduite et commentée par l'auteure elle-même conjointement avec Patrick Sériot, parue chez Lambert-Lucas en 2010, attribue clairement l'ouvrage à Valentin Nikolaïevitch Vološinov. C'est donc dans la même optique de cette édition du principal ouvrage de Valentin Nikolaïevitch Vološinov que se situe l'ambition du volume recensé. En effet, tout comme la version retraduite vise à « rend[re] l'ouvrage à son véritable auteur et [à] le replace[r] dans son contexte en en dégageant l'originalité » (quatrième de couverture), l'ouvrage issu de la thèse d'Inna Tykowska a pour objectif de démontrer l'indépendance intellectuelle de Valentin Nikolaïevitch Vološinov comme théoricien du langage et comme auteur vis-à-vis des deux autres principaux membres du cercle bakhtinien, surtout vis-à-vis de Mikhaïl Bakhtine lui-même.

Pour ce faire, l'auteure procède dans un premier temps à la déconstruction – ou mieux : au démontage – de l'idée reçue du « Cercle de Bakhtine » qui se reproduit dans les différentes traditions des discours de la recherche. Elle rejoint en ceci le point de vue de Patrick Sériot en refusant, en opposition diamétrale au *mainstream* des discours scientifiques ambiants, audit « Cercle » un quelconque statut institutionnalisé : « L'expression "Cercle de Bakhtine" est une invention tardive et apocryphe. Elle n'a jamais été employée par qui que ce soit à l'époque dudit "Cercle". Elle engendre, du simple fait d'être proférée comme une évidence, l'illusion rétrospective que M. Bakhtine aurait été une sorte de leader, le chef charismatique d'un groupe à la stabilité institutionnelle reconnue. Elle contribue à l'édification du mythe, du Grand Récit où l'incantation et l'intime conviction tiennent lieu de preuve et d'argument » (p. 23 ; citation Patrick Sériot). Valentin Nikolaïevitch Vološinov suivait alors, tout comme les autres membres du groupe, de nombreuses activités en totale indépendance du cercle bakhtinien. Il ne saurait donc être question d'une sorte d'« unité de pensée » ni nécessairement d'une cohérence affirmée parmi les membres du groupe et leurs travaux.

On s'interrogera en conséquence sur les éventuels motifs qui ont conduit à l'attribution de certains travaux, surtout de MPL, à Mikhaïl Bakhtine et non pas à Valentin Nikolaïevitch Vološinov. La première hypothèse est que Mikhaïl Bakhtine voulait se cacher derrière un pseudonyme, ce qui ne serait pas étranger à la conception marxiste peu orthodoxe défendue dans le livre. L'auteure et Patrick Sériot font effectivement dans leur réédition de MPL de 2010 (quatrième de couverture) référence à l'« étrange marxisme » propre à la pensée de Valentin Nikolaïevitch Vološinov. Le marxisme vološinovien se caractérise en effet par l'intégration d'éléments empruntés à la science dite traditionnelle, soit – *horrible dictu* – « bourgeoise » (pp. 25-26). L'auteure cite à ce titre la position de Vitalij Maxlin (p. 25) pour qui, avec un clin d'œil à l'endroit de Mikhaïl Bakhtine, « tout le texte de MPL est un retournement carnavalesque du langage [jazyk] officiel dans lequel il réussit à dire ce que le "langage" lui-même, c'est-à-dire le marxisme en tant que conception du monde, n'a jamais dit et ne pourra jamais dire sans cesser d'être ce qui constitue la prétendue "âme" du marxisme ». L'auteure fait effectivement référence à certains éléments relevant de la philosophie du langage que l'on peut qualifier de « bourgeoise » adoptés par Valentin Nikolaïevitch Vološinov (Karl Vossler, Wilhelm Dilthey...). Elle fait au passage (p. 149) également allusion à la distinction humboldtienne d'ἔργον et ἐνέργεια, pourtant davantage développée dans le livre de Valentin Nikolaïevitch Vološinov même ; on pourrait en effet, à certains égards, parler de tendances, dans l'œuvre de Valentin Nikolaïevitch Vološinov, à « marxiser » la conception dite « énergétique » du langage qui remonte au romantisme allemand (Valentin Nikolaïevitch Vološinov fait aussi référence, dans le même contexte, à Johann Georg Hamann et Johann Gottfried Herder). On trouve en ceci par ailleurs une convergence avec Antonio Gramsci, autre penseur marxiste hétérodoxe du langage, dont l'idée de « conception du monde » liée à la langue (ou même aux parlers dialectaux) fait écho à Wilhelm von Humboldt (pourtant non cité par Antonio Gramsci, ni d'ailleurs Valentin Nikolaïevitch Vološinov). Il est vrai, en revanche, que Mikhaïl Bakhtine s'abstient largement de ce genre de péripiéties théoriques peu usuelles dans les discours marxistes de l'époque en Union soviétique.

Il faut néanmoins relever qu'une bonne partie du matériau textuel discuté par l'auteure aurait permis d'identifier d'importantes convergences avec l'œuvre de Mikhaïl Bakhtine. Ceci concerne en premier lieu la conception du signe linguistique. Le *locus* de l'idéologie est pour Valentin Nikolaïevitch Vološinov la langue, et la conscience, la pensée (on notera ici l'affinité de la

pensée vološinovienne avec la psychologie du langage de Lev Semionovitch Vygotskij) est idéologique en ce qu'elle est socialement constituée par l'échange verbal intériorisé. En ceci se manifeste le plus clairement la dimension « matérialiste » chez Valentin Nikolaïevitch Vološinov, dans la mesure où les faits langagiers qui font office de « matière première » des configurations idéologiques doivent au préalable prendre forme concrète dans les relations sociales. Or, contrairement à la conception marxiste, qui identifiait des langues distinctes à l'intérieur d'une société à classes, Valentin Nikolaïevitch Vološinov présuppose une même langue partagée par tous les membres des différentes classes au sein d'une même société. Inna Tylkowski cite (p. 55) : « Par conséquent, dans chaque signe idéologique s'entrecroisent des accents d'orientation différente. Le signe devient l'arène de la lutte des classes ». D'où des effets de « réfraction » dans la fonction réflexive du langage de la représentation de la « réalité ». La stratification sociale se répercute, suivant Valentin Nikolaïevitch Vološinov, dans la différenciation d'« accents » ayant affecté la sémantique du signe linguistique. C'est en effet la sémantique (surtout lexicale) qui est pour Valentin Nikolaïevitch Vološinov le niveau d'articulation privilégié de l'analyse idéologique. Toutefois, vu de près ce qu'en a à dire Mikhaïl Bakhtine ne diverge pas substantiellement de la position de Valentin Nikolaïevitch Vološinov. Celui-ci (dans *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 144-145) affirme : « Le polylinguisme [...], c'est le discours d'autrui dans le langage d'autrui, servant à réfracter l'expression des intentions ». « Il sert simultanément à deux locuteurs et exprime deux intentions différentes [...]. Pareil discours contient deux voix, deux sens, deux expressions. En outre, les deux voix sont dialogiquement corrélées, comme si elles se connaissaient l'une l'autre ». Jusqu'au choix des termes techniques (« réfraction », *ibid.*), le parallélisme dans l'exposition des idées saute immédiatement aux yeux, et si Mikhaïl Bakhtine privilégie la notion de « voix » au terme « accent » choisi par Valentin Nikolaïevitch Vološinov, appartenant comme le premier au champ lexical acoustico-vocal, il suffit de faire abstraction de la perspective davantage esthétique adoptée par Mikhaïl Bakhtine pour identifier sans ambiguïté la très forte affinité entre le texte de Mikhaïl Bakhtine et celui attribué dans l'ouvrage recensé à Valentin Nikolaïevitch Vološinov. La paternité de Valentin Nikolaïevitch Vološinov du livre en question n'est certes pas pour autant contestée, mais il sera permis d'avancer des arguments qui plaident en faveur d'une plus forte cohésion des maître-penseurs du Cercle de Bakhtine que ne le veut faire croire l'auteure (et apparemment également Patrick Sériot).

L'indépendance intellectuelle de Valentin Nikolaïevitch Vološinov n'est également pas mise en doute, mais on aurait éventuellement pu envisager des facteurs de synergie dans le monde savant soviétique de l'époque propices à mobiliser des potentiels coévolutifs, même si le groupe se rencontrait occasionnellement et à titre purement informel. Les convergences avec Lev Semionovitch Vygotskij signalées ci-dessus, par exemple, ne sont également pas négligeables, alors qu'il n'est nulle part question de contacts directs. Dans un geste réflexif, nous pourrions ici avancer le rôle que joue un facteur soulevé par l'auteure (p. 15) dans la même lignée de pensée, à savoir l'*intertextualité* (par opposition à l'*intersubjectivité*).

Nous pourrions enfin avancer un autre point de l'histoire des idées en philosophie et théorie du langage qui rapproche Valentin Nikolaïevitch Vološinov de Mikhaïl Bakhtine. Dans sa préface de la version allemande de *MPL (Marxismus und Sprachphilosophie)*, Francfort-sur-le-Main/Berlin/Vienne, Ullstein, 1975, pp. 18-19), Samuel S. Weber soulève l'impulsion à l'œuvre chez Valentin Nikolaïevitch Vološinov – au même titre que chez Mikhaïl Bakhtine – de reformuler la logique conceptuelle de la métaphysique occidentale comme processus sémiotique. Dans ce contexte, Samuel S. Weber soulève à juste titre l'affinité des œuvres des deux auteurs russes avec le déconstructivisme de Jacques Derrida (n'est cité que *De la grammatologie*, Paris, Éd de Minuit, 1967) qui met l'accent, précisément, sur l'ambivalence et le caractère pluridimensionnel de la sémantique du signe linguistique. Si dans l'ouvrage recensé, le nom de Jacques Derrida n'est pas cité une seule fois, il convient de constater en conclusion qu'il demeure tout un archipel conceptuel et théorique inexploré dans la mise en valeur de la pensée de Valentin Nikolaïevitch Vološinov et de son actualité surtout pour le public français. Cependant, en aucun cas il ne convient de diminuer le travail philologiquement précis et minutieux grâce auquel la publication d'Inna Tylkowski a été élaborée.

Frank Jablonka

Curapp, université de Picardie Jules Verne, F-80000,  
université de Vienne, Institut de Romanistique, AT-1010  
frankjablonka@univie.ac.at

Harald WEINRICH, *Linguistique du mensonge*

trad. de l'allemand par Hélène Lucas, Limoges,  
Lambert-Lucas, 2014, 69 pages

Dans les sociétés contemporaines, où la traque à la désinformation est autant l'apanage des médias que des initiatives citoyennes et de la communication des partis politiques, les mécanismes discursifs du